



Revue Stendhal

5 | 2024
Chroniques italiennes

Michel Crouzet (7 janvier 1928 – 29 septembre 2023)



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/stendhal/1909>

DOI : 10.4000/137yh

ISSN : 3003-437X

Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

Référence électronique

« Michel Crouzet (7 janvier 1928 – 29 septembre 2023) », *Revue Stendhal* [En ligne], 5 | 2024, mis en ligne le 01 décembre 2024, consulté le 06 février 2025. URL : <http://journals.openedition.org/stendhal/1909> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/137yh>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.



MICHEL CROUZET (7 janvier 1928 – 29 septembre 2023)

Michel Crouzet, professeur émérite à l'Université Paris-Sorbonne, s'est éteint le 29 septembre 2023, dans sa quatre-vingt-seizième année. Avec lui disparaît un éminent spécialiste du romantisme, un grand professeur au style unique (à Lille, Amiens, puis Paris), un maître exemplaire et bienveillant dont la générosité intellectuelle et humaine était immense. Ses anciens élèves, ses étudiants et ses disciples savent combien il leur manque ; ils savent aussi qu'il n'eût pas aimé les longs hommages ! Dans la lignée de Georges Blin et de Jean Starobinski, Michel Crouzet a mené, au long d'un demi-siècle, sur Stendhal et le romantisme, un travail dont la cohérence et la profondeur ont été dès longtemps reconnues. Dans le champ de la critique dix-neuviémiste, la spécificité de son positionnement et de sa démarche témoigne d'une liberté souveraine face à l'instrumentalisation de la littérature, qu'il s'agisse de l'approche structurale des textes, de la « psychocritique » (qu'il n'acceptait qu'à de sévères conditions), des applications de la théorie freudienne ou de la « nouvelle critique », pour ne rien dire de « la mort de l'auteur ». Par de vigoureuses prises de position, non dépourvues d'humour, il a résisté au terrorisme idéologique et n'a pas cédé au « démon de la théorie ». Son combat contre la *doxa* moderniste dans laquelle il voyait une entreprise de déculturation, Michel Crouzet l'a évoqué lors d'un entretien avec les éditeurs du volume d'hommage *La Pensée du paradoxe. Approches du romantisme* (PUPS, 2006). Le travail du critique et du penseur, Pierre Laforgue l'a parfaitement défini dans « Stendhal, le romantisme et la modernité. Sur l'œuvre de Michel Crouzet » (*H.B.*, n° 18, 2014).

Dans l'ensemble monumental de son œuvre, on distingue un premier massif, la thèse « Littérature et politique chez Stendhal, l'écrivain révolté ou le point de départ », soutenue à l'Université de Paris 4 en mai 1979, d'une dimension inusitée (dix parties) et dont la publication se fit en ordre dispersé. Rappelons *Stendhal et le langage* (Gallimard, 1981) sur le nominalisme stendhalien, *Stendhal et l'italianité* (José Corti, 1982 ; réédition augmentée, Champion, 2006), *La Vie de Henry Brulard, ou l'enfance de la révolte* (José Corti, 1982 ; nouvelle édition chez Eurédit, 2014), la *Poétique de Stendhal. Essai sur la genèse du romantisme* (Flammarion, 1983 et 1986 ; Slatkine Reprints, 2009), *Raison et déraison chez Stendhal : de l'idéologie à l'esthétique* (Peter Lang, 1984), où est interprétée l'adhésion « passionnelle » du Beyliste à l'idéologie de Tracy, enfin *Nature et société chez Stendhal. La révolte romantique* (PU de Lille, 1985), première partie de la thèse consacrée à la dette de Stendhal à l'égard de Rousseau. Tout aussi impressionnant par son ampleur, le second massif compte bien des cimes : d'abord, en 1990, la biographie de référence *Stendhal ou Monsieur Moi-même* (Flammarion, réédition en 1999 ; nouvelle version chez Kimé en 2012) ; suivent entre 1995 et 1999 trois essais sur le romanesque stendhalien, et deux

ouvrages sur la place de l'Amérique dans l'univers de Stendhal : *Stendhal et l'Amérique* (De Fallois, 2008), *Stendhal et le désenchantement du monde* (Garnier, 2011). Dans ce diptyque, on voit l'« Américain virtuel » que fut Stendhal, entre admiration et aversion, aux prises avec la modernité, face à l'Amérique où règne l'utilitarisme. À ces ouvrages désormais classiques s'ajoutent de nombreuses et rigoureuses éditions des œuvres de Stendhal : *Chroniques italiennes* (Armand Colin, 1960), *Romans abandonnés* (10/18, 1968 ; nouvelle édition augmentée en 2018 chez Eurédit), *Lucien Leuwen* (Garnier-Flammarion, 1982 ; LGF, 2007), *D'un nouveau complot contre les industriels*, suivi de « Stendhal et la querelle de l'industrialisme » (La Chasse au snark, 2001), *La Chartreuse de Parme* (édition critique, Paradigme, 2007), *Racine et Shakespeare* (Champion, 2006), mais aussi de W. Scott (« Walter Scott et la réinvention du roman », préface aux romans écossais, Robert Laffont, 1981), Mérimée (*Nouvelles*, Imprimerie Nationale, 1987), Gautier (*L'œuvre fantastique*, Garnier, 2015), Barbey d'Aurevilly, les frères Goncourt, Hugo (*Le Promontoire du songe*, Les Belles Lettres, 1993 ; *William Shakespeare*, Folio, 2018). Forte d'une douzaine de pages, la bibliographie de Michel Crouzet compte aussi des études réunies dans de substantiels volumes consacrés à Stendhal et à son compagnonnage avec Mérimée, ainsi que le recueil *Parcours dix-neuviémiste* (Eurédit, 2012), où sont rassemblées celles sur Courier, Latouche, Musset, Gautier, Nerval, Flaubert, Hugo, les Goncourt, Barbey, Maupassant, Bourget. Il faudrait évoquer son constant souci de faire vivre le stendhalisme par des colloques et des conférences, la direction de la revue *H.B.* qu'il fonda en 1997, ainsi que l'association « Stendhal Aujourd'hui » qu'il anima avec la vigueur inépuisable qui le caractérisait.

Tous ceux qui ont écouté sa parole, lu ses pages sur l'énergétique et le sublime stendhaliens ou sur la pensée romantique dans sa totalité esthétique, philosophique et anthropologique, tous ceux qui grâce à lui ont compris que « la littérature est au cœur de la vérité » ou, comme il aimait à le dire, que « l'art n'imité pas le monde, c'est le monde qui imite l'art », saluent sa mémoire. Ils gardent de lui un souvenir empreint d'admiration et de gratitude.

Michel ARROUS

Le 20 mars 2023, Michel Arrous, l'ami stendhalien et mériméen de toujours, nous envoyait un mail qu'il intitulait « *HB*, dernière livraison ». Il nous annonçait que le n° 26 de la *Revue internationale d'études stendhaliennes*, éditée depuis plus de vingt ans par José Sanchez (Eurédit), serait le dernier. Michel Crouzet en était le fondateur et le rédacteur en chef. Six mois plus tard, un autre mail de Michel Arrous daté du 30 septembre, nous annonçait le décès de Michel Crouzet survenu la veille. Telle a été la fin. Mais pour rendre hommage à Michel Crouzet, tâche difficile, il convient de parler du commencement et même d'en rester là. Je ne ferai qu'esquisser ici, par touches, un parcours personnel, marqué par la figure de Michel Crouzet.

J'ai connu Michel Arrous par Michel Crouzet et Michel Crouzet par Constantina Papoutsis-Coudraud¹, arrivée comme moi d'Athènes pour faire des études en littérature française. Au début furent donc les amitiés. Celles qui durent jusqu'à présent. « Viens écouter un professeur parler du romantisme. Tu n'as jamais entendu quelqu'un parler ainsi. » J'étais en licence, fraîchement arrivée à Paris. La Sorbonne était, pour une étudiante étrangère, un lieu chargé, intimidant, froid, peu accueillant. Rien ne me destinait à y étudier, même pas l'envie. J'ai pourtant suivi le conseil enthousiaste de l'amie et c'est ainsi, depuis les gradins de l'amphi Guizot, que j'ai fait la connaissance, en 1992, de mon futur directeur de thèse. Dix ans plus tard, je soutenais une thèse (pas sur Stendhal) dans la bibliothèque Georges-Ascoli. Je fus l'une de ses dernières doctorantes. « Vous pouvez inviter à votre soutenance M. Arrous. Je pense que votre sujet pourrait l'intéresser », m'avait dit Michel Crouzet. Michel Arrous m'a fait l'honneur d'assister à cette soutenance et depuis cette époque sa présence discrète et généreuse a été constante. Le ciment de cette communauté de fidèles fut donc Michel Crouzet autour duquel nous nous réunissions, une ou deux fois par an, pour discuter humblement et passionnément d'un nouveau numéro de *H.B.*, d'une journée d'études, d'une publication collective. La dernière fois que j'ai vu Michel Crouzet, c'était en 2014, l'année où *Le Rouge et le Noir* était au programme de l'agrégation. Une rencontre avait eu lieu au restaurant Villa Borghèse quasiment en face de La Rotonde, où jadis nous nous donnions rendez-vous, autour d'un café serré (à l'italienne), pour parler de l'avancement de la thèse. Michel Crouzet, toujours ponctuel, arrivait avec son journal et les pages de chapitres à commenter, en rouleau.

Il paraît (ma mémoire me trahit ici), que j'avais offert à Constantina *Stendhal ou monsieur moi-même*². « Je l'ai lu comme un roman », m'a-t-elle répété récemment, peut-être à la sortie de l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas où ont eu lieu les obsèques, le 5 octobre dernier. Je me suis replongée dans cette gigantesque biographie pour retrouver du même geste Stendhal et Crouzet, dans le romanesque. Je me suis imposé la contrainte de commencer l'écriture de cet hommage une fois terminée la lecture de ce livre que j'investissais d'une signification particulière. J'avais besoin, avant le passage à l'acte de l'écriture, de la distance nécessaire que le délai de cette lecture imposait et du contact que permettait une proximité prolongée de pensée. Michel Crouzet revivait dans cette vaste composition qui mettait en lumière avec liberté, et donc sans académisme aucun, la complexité de la personnalité et du monde stendhaliens. Un *je-ne-sais-quoi* me faisait penser (d'une façon un peu honteusement lansonienne) qu'il y avait un lien étroit entre l'esprit du biographe et celui de son personnage. Cette biographie devenait pour moi le roman de la pensée de Michel Crouzet, lecteur et penseur de Stendhal. Car Michel Crouzet était avant tout un grand penseur de la littérature. Il pensait avec la vie des écrivains qu'il étudiait et avec leurs œuvres, sans les enfermer dans des systèmes, ni dans des écoles instituées (sa bête noire était le structuralisme). Cet ouvrage majeur (traduit en italien et en espagnol) paraissait en 1990, alors que *Stendhal et le langage* (1981), *Politique et littérature chez Stendhal* (1983), *Le Naturel, la grâce et le réel dans la poétique de Stendhal. Essai sur*

1 Que je remercie pour sa relecture attentive et pour le reste.

2 M. Crouzet, *Stendhal ou monsieur moi-même*, Paris, Flammarion, coll. « Biographies historiques », 1999 (2^e édition).

la *genèse du romantisme* (1986), d'autres études encore, ainsi que des éditions savantes d'œuvres stendhaliennes (*Chroniques italiennes*, *Le Rouge et le Noir*, *Vie de Henry Brulard*, *De l'amour*) et d'autres romantiques (Gautier, Mérimée, Barbey d'Aurevilly, Walter Scott) avaient déjà été publiées par Michel Crouzet.

Stendhal ou monsieur moi-même est une biographie captivante, elle ne présente jamais dans une chronologie sèche les faits nus de la vie de Stendhal. Elle invite à une immersion sensible dans la vie de l'homme et des personnes qui ont déterminé son existence : parents, amis ou adversaires, maîtresses et amantes, personnalités du monde, de la politique, des lettres... Surgissent des moments d'analyse des œuvres, et surtout leur contexte de création et de réception, ou alors des parallèles subtils entre les personnages des romans et leur créateur, parfois des occasions de dialoguer, voire de polémiquer, avec les « stendhaliens ». Semé d'anecdotes, de lieux, de noms, de citations, cet ouvrage n'a étonnamment pas de notes de référence, bien qu'il convoque des correspondances, des témoignages, des articles de presse et des documents d'archives. Michel Crouzet, grand adepte de la note hypertrophiée dans ses articles et dans ses éditions critiques, s'en abstient ici exemplairement. Il fait sien l'écriture du roman, sérieuse et légère à la fois, pleine d'humour et d'ironie aussi, histoire de se confondre avec son sujet. Le but du biographe n'y est pas l'hagiographie, mais bien la saisie de la vérité d'un « cœur humain », pour parler encore le langage stendhalien. Dans cette biographie, le lecteur, spécialiste ou amateur, suit en même temps, en mosaïque, Beyle, Stendhal, « Dominique », Henry Brulard, le Grenoblois complexé, le dandy laid et provocateur, l'amoureux idéal et désespéré, l'ambitieux maladroit et exclu, le soldat napoléonien et le consul de la république bourgeoise, le Milanais et le Parisien, le journaliste et l'écrivain... Le lecteur peut, s'il le souhaite, se reporter à la bibliographie pour se livrer lui-même à l'exploration des ressources indiquées.

Pour quelle raison un écrivain indéterminé, non « spécialisé » comme Stendhal va-t-il se diriger vers le roman à l'âge de quarante-trois ans ? Il faut reconnaître qu'il est presque impossible de le dire. Je veux parler des raisons profondes : car des raisons occasionnelles il y en a ; faut-il absolument supposer des motifs profonds ? La confusion du superficiel et de l'essentiel est si « stendhalienne » que, peut-être, ce modèle de tout romancier n'a écrit de roman que parce qu'il se refusait à la limite du *genre* ; il ratait le théâtre parce que c'était encore le genre dramatique avec ses limites, le roman au fond c'était encore le genre sans lois ni limites, sans définition ni *statut* pour parler comme les *cuistres* actuels. Le roman va devenir pour lui la littérature parce qu'il n'est pas vraiment la *littérature* classée, étiquetée, académique³.

En lisant un passage comme celui que je viens de citer, il me semble entendre Michel Crouzet en train de me donner des conseils pour me détourner de l'intérêt que pouvait présenter pour moi la lecture de la critique littéraire : « Ne lisez pas la critique. Elle ne vous apprend pas grand-chose. Lisez les œuvres. » Par manque d'assurance, je lui désobéissais bien sûr. Je devais rattraper de très grosses lacunes (à jamais irrattrapées). Il revenait toutefois souvent sur l'importance des travaux de Georges Gusdorf ou de Pierre Macherey. Je n'ai pas le souvenir qu'il m'ait conseillé l'un de ses propres livres ou articles. Le catalogue de la BNF compte actuellement une centaine de références à son nom et je renonce à en faire l'inventaire. Un autre conseil qu'il me donnait, tout en laissant fuser

3 *Stendhal ou monsieur moi-même*, *op. cit.*, p. 429.

quantité de noms d'auteurs, était : « Arrêtez de lire dès que le livre vous ennue. » Conseil précieux que j'applique de plus en plus avec l'âge, mais peu opérant, lui aussi, à l'époque de nos conversations.

S'il en voulait à l'enseignement de la littérature, surtout tel qu'il se pratique dans le secondaire, c'est parce que cet enseignement se fait selon des méthodes qui soustraient aux œuvres leur singularité et compromettent par là le plaisir de la lecture. Michel Crouzet poussait ses élèves à la lecture sans finalité et à la découverte sans limites. Il cultivait le détour, la digression, le décentrement, jusqu'à l'égaré... Il était impossible avec lui de fixer un corpus, une période chronologique précise, un cadre, quel qu'il soit. Tout devenait étroit, insuffisant, incomplet et appelait l'élargissement. Tout était donc à redéfinir, d'un rendez-vous à l'autre. Tout était à reprendre, le plan, la bibliographie, la problématique. L'idée même de « discipline » était souvent sérieusement questionnée et la périodisation impossible. Un terrain fertile était selon lui le dialogue avec la philosophie, qui seule pourrait apporter quelque chose à la connaissance de la littérature et réciproquement. Le romantisme, qui était sa propre « spécialité », lui offrait certes un appui possible, mais Michel Crouzet en faisait un courant littéraire et philosophique sans bords, sans autre principe fondateur que l'autocontradiction. Il en est ainsi venu à (nous faire) étudier Paul-Louis Courier et Paul Bourget. Selon lui, la pensée romantique, étant mythique, est du côté d'un perpétuel désenchantement et ré-enchantement. C'est ce dynamisme qui est présent dans ses écrits et ses communications orales et c'est ce qui parfois devient confondant, insaisissable. En ce sens, Michel Crouzet, par son érudition infinie, son énorme culture et sa vivacité d'esprit, nous enseignait à être des *romantiques* en acte, quitte à nous éloigner, s'il était nécessaire, des auteurs dits *romantiques*. Toute dissidence était pour lui un champ fécond de réflexion. Seuls comptaient l'attachement aux œuvres, leur fréquentation à la fois globale et étroite, à plusieurs niveaux, renouvelée sans cesse, fonctionnant par sédimentation, nécessitant des mises à distance et des rapprochements.

En 2006, Didier Philippot et Fabienne Bercegol offraient un volume collectif d'hommage à Michel Crouzet : *La Pensée du paradoxe. Approches du romantisme*. Ce volume marquait la fin d'un cycle, mais aussi l'ouverture d'un autre puisque Michel Crouzet aurait encore devant lui de longues années d'activité. Je copie quelques lignes de la préface rédigée par Didier Philippot :

Michel Crouzet a le génie du paradoxe, non par simple goût de dérouter, mais parce que le romantisme est dans le paradoxe, de même que la vérité est dans le paradoxe sans y être, la profondeur dans la frivolité du jeu, dans l'ironie continue qui se moque avec profondeur du sérieux de la profondeur, dans la « lumineuse liberté de l'esprit » qui fait se rejoindre ingéniosité et génie, et dont le propre est d'être toujours d'*opposition*⁴.

S'il y a quelque chose que Michel Crouzet nous a véritablement légué, en tant que chercheur et en tant que professeur, c'est cet esprit d'opposition. Ses audaces interprétatives, sa force de transmission, son éloquence communicative (son *énergie*, en somme, notion qui le caractérise entièrement et qui traverse son œuvre) nous auront incontestablement marqués,

4 Fabienne Bercegol, Didier Philippot (éds), *La Pensée du paradoxe. Approches du romantisme*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 8.

bien qu'il soit arrivé que nous soyons justement en opposition avec lui. Indiscipliné lui-même, il n'a pas œuvré à produire des disciples (des *hommes-copies*, dirait Stendhal). Il acceptait, il provoquait même, la parole opposée, pourvu qu'elle ne soit pas une parole préfabriquée. Ce volume d'hommage que je mentionnais s'ouvre sur un entretien très éclairant, où Michel Crouzet analyse les rapports du monde moderne avec la littérature, où il réfléchit à l'évolution du champ de la critique contemporaine et où il justifie ses propres choix. Rétrospectivement, cet entretien est une boussole appréciable pour ceux et celles qui ne l'ont pas connu. À l'ère de l'apparition de l'enseignement à distance, nous retenons sa définition du professeur, tirée de cet entretien :

Je crois que le professeur est un homme qui se met en jeu lui-même dans son enseignement ; autre enjeu, qui est justement interdit maintenant par une pédagogie sans professeur, donc sans élève. Le professeur communique ce qu'il est, non pas sa personnalité, indifférente au fait d'enseigner, mais la totalité de ce qu'il peut dire sur la matière enseignée sans limiter les enjeux par aucun conformisme et par aucune orthodoxie⁵.

Le hasard a fait qu'à la fin du mois d'octobre, je me trouvais à Grenoble. Étant encore en train de lire la biographie de Stendhal et sous l'effet de l'émotion due à la récente disparition de Michel Crouzet, je n'avais pas d'autre choix que de me rendre à l'appartement du docteur Gagnon, transformé, comme on sait, en musée. Y sont mis à la disposition des visiteurs, dans une boîte en carton, quelques livres de l'écrivain grenoblois qui n'a fait que fuir sa ville natale. Parmi ceux-là, sans surprise, on repère *Le Rouge et le Noir*, *La Chartreuse de Parme*, *Lucien Leuwen*, *Promenades dans Rome*, préfacés par Michel Crouzet, en édition de poche. Si la relève est assurée dans le camp des jeunes « stendhaliens », il est certain que l'œuvre de Michel Crouzet touchera encore pour longtemps un large public et aura sa place, à côté des études nouvelles, dans le patrimoine intellectuel, sur les étagères des bibliothèques, hors et dans les musées matériels et imaginaires des lecteurs *romantiques*.

Barbara DIMOPOULOU

5 *Idem*, p. 36.